

nouvel amiral, sir Pulteney Malcom, ont été introduits chez l'Empereur, qui, bien qu'il fût souffrant, a été néanmoins très-gracieux et fort causant.

Avant et après dîner, l'Empereur a parcouru l'ouvrage d'un ancien aide-de-camp du vice-roi, sur la campagne de Russie. On le lui avait dit affreux. L'Empereurs'est tellement habitué aux libelles et aux pamphlets, que les déclamations ne lui font plus rien. Il ne voit plus dans ces ouvrages que les faits; et, sous ce point, il ne trouvait pas celui-ci si mauvais qu'on le lui avait dit: « Un historien » y prendrait de bonnes choses, disait-il, des faits, et négligerait les déclamations, qui ne sont faites que pour les sots. Or, ici, l'auteur prouve que les Russes eux-mêmes ont brûlé Moscow, Smolensks, etc..., que nous avons été victorieux dans toutes les affaires. Les faits, dans cet ouvrage, observait alors l'Empereur, ont été évidemment rédigés pour être publiés sous mon règne au temps de ma puissance. Les déclamations ont été intercalées depuis ma chute. L'auteur n'a pas pu gêner le fond de son ouvrage; mais il l'a orné de turpitudes à la façon du jour.

» Quant aux désastres de la retraite, » je ne lui ai laissé rien à dire non plus » qu'aux autres libellistes, mon vingt-neuvième bulletin a été leur désespoir. » Ils ont été, dans leur rage, jusqu'à me reprocher d'avoir exagéré. Ils étaient furieux; je les privais ainsi d'un beau sujet; je leur avais enlevé leur proie. »

Après la citation de cet auteur et de plusieurs autres Français, tous dénaturant nos victoires et déclamant contre nous-mêmes, il n'a pu s'empêcher d'observer qu'il était sans exemple de voir une nation s'acharner ainsi à ruiner sa propre gloire, de voir s'élever de son propre sein les mains occupées à flétrir et à détruire ses trophées. « Mais du milieu d'elle s'élèveront indubitablement aussi, disait-il, des vengeurs. Les temps à venir noteront d'infamie le délire d'aujourd'hui. » Et il s'écriait: « Se peut-il bien que ce soient des Français qui parlent, qui écrivent ainsi? N'ont-ils donc ni cœur ni entrailles pour la patrie? Non, ils ne sont point Français; ils parlent notre langue peut-être, ils sont nés sur le même sol que nous; mais ils n'ont ni notre cœur ni nos sentiments. Ils ne sont point Français! »

*Vendredi 21.*

Paroles prophétiques, etc. — Lord Holland, etc.,  
Princesse Charlotte de Galles. — Conversa-  
tion particulière et personnelle inappréciable  
pour moi.

L'Empereur marchait dans le jardin ;  
nous étions tous autour de lui. La con-  
versation est tombée sur la possibilité  
de se retrouver un jour en Europe, de  
revoir la France. « Mes chers amis, nous  
» a-t-il dit avec un véritable sentiment,  
» avec une expression impossible à ren-  
» dre, vous autres vous la reverrez ! —  
» Non pas sans vous ! nous sommes-nous  
» écriés tous. » Cela a conduit à analyser  
de nouveau les chances probables de sor-  
tir de Sainte-Hélène, et toutes venaient  
se perdre dans l'obligation et la nécessité  
de convenir que ce ne pouvait être qu'a-  
vec l'intermédiaire des Anglais. Et l'Em-  
pereur ne voyait pas trop comment cela  
pourrait arriver. « L'impression est faite,  
» disait-il, elle est trop profonde, ils me  
» craindront toujours. M. Pitt le leur a  
» dit : il n'y a point de salut pour vous  
» avec un homme qui a toute une inva-  
» sion dans sa seule tête. — Mais, obser-  
» vait quelqu'un, s'il venait à se trouver  
» pourtant de nouveaux intérêts ; s'il

» arrivait un ministère vraiment libéral  
» et constitutionnel, n'aurait-il donc au-  
» cun avantage à fixer par vous, Sire,  
» les principes libéraux en France, et à  
» les propager par-là sur tout le conti-  
» nent? — A la bonne heure, disait l'Em-  
» pereur, je conçois ceci. — Ce minis-  
» tère, continuait-on, n'aurait-il donc  
» aucune garantie dans ces principes li-  
» béraux mêmes, et dans vos propres in-  
» térêts? — J'en conviens encore, disait  
» l'Empereur. Lord Holland, ministre,  
» m'écrivant à Paris : si vous faites cela,  
» je serai renversé; ou la princesse Char-  
» lotte de Galles qui m'eût tiré d'ici,  
» me faisant dire à Paris : si vous agissez  
» ainsi, je deviendrai l'horreur, j'aurai  
» été le fléau de ma nation, seraient des  
» paroles qui m'arrêteraient court, et  
» m'enchaîneraient plus que des ar-  
» mées, etc., etc.

» Et puis au fait, qu'aurait-on à crain-  
» dre? Que je fisse la guerre? je suis trop  
» vieux. Que je courusse encore après la  
» gloire? je m'en suis gorgé, j'en avais fait  
» litière, et, pour le dire en passant,  
» c'était une chose que j'avais rendue  
» désormais tout à la fois bien commune  
» et bien difficile. Que je commençasse  
» des conquêtes? je n'en fis pas par manie,

» elles étaient le résultat d'un grand plan,  
 » je dirais bien plus, de la nécessité : elles  
 » furent raisonnables dans leur temps ;  
 » aujourd'hui elles seraient impossibles ;  
 » elles étaient exécutables alors, il serait  
 » insensé d'en avoir l'intention à présent ;  
 » et puis, les bouleversemens et les mal-  
 » heurs de la pauvre France ont désormais  
 » enfanté assez de difficultés ; il y aurait  
 » assez de gloire à la déblayer, pour n'a-  
 » voir pas à en rechercher d'autre. »

Deux de ces messieurs avaient été à la ville voir les nouveaux arrivans, et courir après les nouvelles. Leur retour et leur récit ont fait au jardin, quelques instans, l'occupation de l'Empereur. Il est rentré sur les six heures dans son cabinet, où il m'a dit de le suivre ; bientôt après, le hasard a amené une très-longue conversation d'un intérêt et d'un prix inexprimables pour moi. Bien que le sujet m'en soit purement et exclusive-ment personnel, je n'ai garde de le passer sous silence : les traits caractéristiques qui s'y rencontrent à chaque instant seraient mon excuse, si j'en avais besoin.

Les nouveaux venus sur le Newcastle avaient encore parlé beaucoup de mon Atlas historique, ce qui porta l'Empereur à observer de nouveau qu'il était inoui le

bien que m'avait fait cet ouvrage, et qu'il était inoui aussi qu'il n'en eût pas eu une exacte connaissance.

« Comment ne s'est-il donc trouvé,  
 » me disait-il, aucun de vos amis qui  
 » m'en ait donné une idée juste ? Je ne  
 » l'ai bien vu qu'à bord du Northumber-  
 » land, et il est connu de toute la terre.  
 » Comment n'avez-vous pas demandé à  
 » m'en entretenir vous-même ? je vous  
 » eusse apprécié, je vous eusse fait une  
 » toute autre fortune. J'en avais une idée  
 » tellement confuse et tellement subal-  
 » terne, que peut-être vous était-elle  
 » défavorable. Voilà les souverains et leur  
 » malheur ; car personne n'avait plus de  
 » bonne volonté sans doute que moi.  
 » Ceux qui étaient déjà fixés autour de  
 » ma personne, eussent pu tout auprès  
 » de moi pour une chose comme la vôtre,  
 » parce que c'était un fait que je pouvais  
 » juger moi-même, et que je ne deman-  
 » dais pas mieux. A présent que je connais  
 » vos cartes, que j'ai une idée juste du  
 » classement inappréciable qu'elles pré-  
 » sentent, de l'impression ineffaçable  
 » qu'elles doivent inculquer aux enfans,  
 » quant aux temps, aux distances, aux  
 » embranchemens ; j'aurais voulu créer

» une espèce d'*Ecole normale* pour cet  
 » objet, ou en assurer du moins l'ensei-  
 » gnement uniforme. Votre ouvrage, ou  
 » certaines parties, eussent inondé les  
 » lycées, je lui aurais donné une bien  
 » autre célébrité. Je vous le répète,  
 » pourquoi ne me l'avez-vous pas fait  
 » connaître? C'est un secret fâcheux à  
 » confesser, mais il faut le dire, mon  
 » cher, un peu d'intrigue est indispen-  
 » sable auprès des souverains; la mo-  
 » destie est presque toujours perdue. Se  
 » peut-il que Clarke, Decrès, Montalivet,  
 » M. de Montesquiou, ne m'en aient pas  
 » parlé d'après vos suggestions, même  
 » Barbier, mon bibliothécaire? car c'est  
 » encore une autre vérité à confesser,  
 » qu'on réussit quelquefois mieux par la  
 » porte du valet de chambre qu'autre-  
 » ment. Comment M<sup>me</sup> de S....., votre  
 » amie, ne m'en parlait-elle pas? Nous  
 » avons été si souvent, dans le principe,  
 » en voiture ensemble; elle eût pu faire  
 » alors de vous ce qu'elle eût voulu, en  
 » vous peignant à moi ce que vous êtes.  
 » — Oui, Sire, répondais-je..... mais  
 » alors je..... — Je vous entends, alors  
 » vous ne le cherchiez pas peut-être?  
 » — Sire, mon heure n'était pas encore

» venue. » Alors a suivi une explication  
 très-prolongée sur la manière dont j'étais  
 arrivé auprès de l'Empereur, les mis-  
 sions qu'il m'avait données, l'opinion  
 qu'il avait prise; les traits dont, suivant  
 sa coutume, il m'avait frappé à demeure  
 dans son esprit. Je demeurais debout,  
 près de la table de travail, dans la se-  
 conde pièce; l'Empereur allait et venait  
 de toute la longueur des deux chambres;  
 le sujet était des plus précieux pour  
 moi, et pour bien comprendre mes sen-  
 sations présentes, il faudrait se reporter  
 à la toute-puissance de Napoléon, à ce  
 temps où, bien que près de lui, per-  
 sonne n'eût osé espérer connaître le  
 fond de sa pensée sur soi, ni supposer  
 qu'on eût jamais la possibilité de s'en  
 entretenir contradictoirement et con-  
 fidentiellement avec lui: le bonheur  
 d'une telle circonstance m'eût paru alors  
 un rêve; aujourd'hui ce me semblait  
 une véritable conversation aux Champs-  
 Elysées. « Je n'avais nulle idée juste de  
 » vous, disait-il, je n'avais aucune con-  
 » naissance exacte de ce qui vous con-  
 » cernait. Vous n'avez eu auprès de moi  
 » aucun ami pour vous faire apprécier;  
 » vous l'avez négligé vous-même. Quel-

» ques-uns de ceux sur qui vous auriez  
 » pu compter vous ont même desservi.  
 » Je ne connaissais pas votre ouvrage;  
 » cela eût fait beaucoup. J'ignorais que  
 » vous eussiez été à l'École Militaire de  
 » Paris comme moi; c'eût été encore un  
 » titre à mon attention. »

» Vous avez été émigré, vous n'auriez  
 » jamais eu mon entière confiance; je  
 » savais que vous aviez été très-attaché  
 » aux Bourbons, vous n'auriez jamais été  
 » dans les grands secrets. — Mais, Sire,  
 » Votre Majesté m'avait admis auprès de  
 » sa personne, elle m'avait fait entrer  
 » dans son Conseil d'Etat, elle m'avait  
 » donné des missions? — C'est que je  
 » m'étais fait de vous l'idée d'un honnête  
 » homme, je ne suis pas défiant non plus:  
 » sans savoir pourquoi, je vous regardais  
 » comme très-pur en fait d'argent. Si  
 » vous étiez venu me dire un mot lors de  
 » votre affaire de licences avec P.....,  
 » je vous eusse donné raison à l'instant;  
 » mais, je le répète, je ne vous eusse  
 » mis dans aucune affaire politique. —  
 » Quel danger, Sire, n'ai-je pas couru,  
 » quand, à Paris et en Hollande, les An-  
 » glais situés vis-à-vis de nous comme  
 » nous le sommes aujourd'hui à Sainte-

» Hélène vis-à-vis d'eux, je n'hésitai pas,  
 » vu mes anciens rapports, et en dépit  
 » de vos réglemens, de faire passer leurs  
 » lettres quand je les avais lues, et qu'elles  
 » ne me présentaient aucun inconvénient!  
 » De quel danger, d'après vos idées,  
 » n'eût pas été pour moi une dénoncia-  
 » tion du ministre de la police à ce sujet!  
 » et pourtant je ne croyais en cela que  
 » faire un usage naturel et discrétion-  
 » naire des dignités auxquelles m'avait  
 » élevé Votre Majesté, de la confiance  
 » qu'elle m'avait accordée. J'étais si fort  
 » dans ma conscience, si droit dans mes  
 » intentions, que je me croyais au-dessus  
 » de ces lois, je ne les croyais pas faites  
 » pour moi. — Eh bien! je l'eusse com-  
 » pris, je l'aurais même cru, disait l'Em-  
 » pereur, si vous vous étiez exprimé  
 » ainsi; car personne au monde n'enten-  
 » dait plus facilement raison que moi, et  
 » c'est précisément de la sorte que j'au-  
 » rais voulu être servi; et pourtant il est  
 » certain que vous eussiez été perdu,  
 » parce que tout eût parlé contre vous.  
 » Voilà la fatalité des circonstances et  
 » l'un des malheurs de ma situation. De  
 » plus, quand j'avais pris un préjugé, il  
 » me demeurait: c'était encore le mal-

» heur de ma place et de mes circon-  
 » tances : pouvais-je faire autrement ?  
 » avais-je du temps pour des explications ?  
 » Je ne pouvais agir qu'avec des som-  
 » maires et des extraits ; j'étais bien sûr  
 » que je pouvais me tromper souvent ;  
 » mais comment faire ? En est-il beau-  
 » coup qui aient mieux fait que moi ? »

« Sire, continuais-je, j'éprouvais un  
 » chagrin secret : Votre Majesté ne me  
 » disait jamais rien à ses cercles ni à ses  
 » levers, elle me passait toujours, et  
 » pourtant ne manquait jamais de parler  
 » de moi à ma femme quand j'étais ab-  
 » sent. J'en étais à douter quelquefois  
 » que je fusse bien connu de vous, ou à  
 » craindre, surtout dans les derniers  
 » temps, que Votre Majesté n'eût quel-  
 » que chose contre moi. — En aucune  
 » manière cela, disait-il; si je parlais de  
 » vous absent, c'est que j'avais pour  
 » principe de parler toujours aux femmes  
 » de leurs maris en mission. Si je vous  
 » passais présent, c'est que je ne faisais  
 » pas assez de cas de vous. Il en était  
 » ainsi d'une foule d'autres; vous étiez  
 » pour moi dans la masse, vous étiez  
 » placé dans mon esprit d'une façon tout  
 » à fait banale. Vous m'approchiez, et

» vous n'aviez pas su en tirer parti; vous  
 » avez eu des missions, vous n'aviez pas  
 » su les faire valoir au retour : c'est un  
 » grand tort sur le terrain de la Cour que  
 » de ne pas savoir se mettre en avant ;  
 » vous étiez pour moi sans couleur. Je  
 » me rappelle même à présent que j'ai  
 » voulu parfois avoir recours à vous.  
 » Celui du ministère duquel vous dépen-  
 » diez en quelque sorte, que vous dites  
 » votre ami, qui eût pu vous servir, vous  
 » a éloigné; il m'a maintenu dans mes  
 » idées sur votre compte : lui vous con-  
 » naissait bien, peut-être vous a-t-il  
 » craint : on savait que j'allais vite en  
 » besogne. — Sire, disais-je à tout cela,  
 » ma situation était d'autant plus pénible,  
 » que dans le monde on ne cessait de  
 » m'entretenir de la bienveillance de  
 » Votre Majesté, et de me prédire une  
 » grande fortune. On me nommait, à  
 » chaque instant, à toutes sortes de pla-  
 » ces : c'était la préfecture maritime de  
 » Brest, celle de Toulon, d'Anvers, le  
 » ministère de l'intérieur, celui de la  
 » marine; une place importante dans l'é-  
 » ducation du Roi de Rome, etc., etc.  
 » — Eh bien, a repris l'Empereur, vous  
 » me le rappelez, il y avait quelque fon-

» dement dans une partie de ce que vous  
 » venez de dire là; vous étiez en effet  
 » dans ma pensée, pour quelque chose  
 » auprès du Roi de Rome, et je vous  
 » avais destiné, à votre retour de Hol-  
 » lande, à la préfecture maritime de  
 » Toulon, ce qui, pour moi, à cette  
 » époque, était une espèce de ministère :  
 » il y avait vingt-cinq vaisseaux de ligne  
 » en rade, et je voulais les accroître en-  
 » core. Eh bien, c'est votre ami le ministre  
 » qui m'en a détourné : vous étiez de la  
 » vieille marine, disait-il; vos préjugés  
 » et ceux de la nouvelle devaient vous  
 » rendre incompatibles l'un à l'autre.  
 » Cela me parut péremptoire, et je n'y  
 » pensai plus; cependant, tel que je vous  
 » connais aujourd'hui, vous étiez l'homme  
 » qu'il m'eût fallu.

» Je crois bien en effet avoir eu encore  
 » pour vous d'autres idées; mais vous  
 » avez tout perdu vous même, je le ré-  
 » pète; vous vous êtes refusé, quand il  
 » eût fallu assaillir. Mon cher, faut-il le  
 » dire, avec la meilleure volonté de ma  
 » part, mes nominations aux emplois  
 » tenaient beaucoup de la loterie. Une  
 » idée me venait, je destinais; mais si  
 » l'application n'était pas immédiate, cela

» me passait; j'avais tant à faire! Surve-  
 » nait un tiers plus heureux, et il était  
 » nanti. Mais reprenez. — Sire, conti-  
 » nuais-je, moi qui ne savais pas un mot  
 » de vos bonnes intentions, j'étais dans  
 » une situation véritablement ridicule au  
 » milieu des félicitations nombreuses que  
 » je recevais; je tâchais de m'en tirer le  
 » moins gauchement possible; mais plus  
 » je faisais d'efforts dans ce sens, plus on  
 » l'attribuait à ma modestie. Je n'avais  
 » demandé qu'une chose à Votre Majesté,  
 » maître des requêtes : elle me l'accorda  
 » aussitôt. Clarke, à ce sujet, me repro-  
 » chait de m'être abaissé; il fallait de-  
 » mander, me disait-il, à être conseiller  
 » d'Etat; vous l'eussiez été tout de même.  
 » — Non, répondait l'Empereur, je ne  
 » vous connaissais pas assez, j'eusse pris  
 » cela pour une ambition absurde. —  
 » Sire, disais-je, j'avais eu le tact de juger  
 » votre opinion. — Eh bien avec cela,  
 » continuait l'Empereur, c'est bizarre  
 » sans doute, mais Clarke a peut-être eu  
 » raison; la demande de simple maître  
 » des requêtes a pu vous rabaisser dans  
 » ma pensée; c'est à dire vous maintenir  
 » sur la ligne où je vous y avais fixé; j'é-  
 » tais bien aise de voir mes chambellans

» faire quelque chose, mais maître des  
 » requêtes était bien peu. Cependant  
 » c'est singulier, continuait-il, comme  
 » la mémoire revient, à présent que je  
 » m'y arrête; vous aviez des choses isolées  
 » qui m'ont passé rapidement sans qu'on  
 » me les rappelât; si elles eussent été  
 » réunies et bien présentées, elles eus-  
 » sent dû me donner de vous une toute  
 » autre idée. Vous fûtes faire la campa-  
 » gne de Flessingue comme volontaire.  
 » Je le sus, et ce qui n'eût été rien dans  
 » tout autre, me frappa dans un émigré  
 » qui quittait son ménage et n'était pas  
 » sans fortune. — Sire, j'en reçus la plus  
 » douce récompense au retour, Votre  
 » Majesté m'en parla. — Vous voyez bien,  
 » me dit-il; mais vous avez laissé noyer  
 » cela dans le fleuve d'oubli. Vous m'avez  
 » écrit plusieurs fois; tout cela me re-  
 » vient à présent peu à peu; vous m'avez  
 » présenté des combinaisons sur la mer  
 » Adriatique qui m'ont séduit: il s'agis-  
 » sait de maîtriser cette mer et d'y fonder  
 » une flotte à bas prix à l'aide des im-  
 » menses forêts de la Croatie: j'envoyai  
 » le tout au ministre, qui ne m'en a ja-  
 » mais parlé. Vous m'avez encore envoyé  
 » d'autres choses? — Sire, peut-être des

» idées sur le système de guerre maritime  
 » à adopter contre l'Angleterre, accom-  
 » pagnées d'une carte géographique à  
 » l'appui. — Oui, je m'en souviens; et  
 » la carte a demeuré plusieurs jours sur  
 » mon bureau dans mon cabinet; je vous  
 » ai même fait demander, mais vous étiez  
 » en mission. — Sire, à peu près dans le  
 » même temps, j'eus l'honneur de vous  
 » adresser un projet pour transformer le  
 » Champ-de-Mars en une *Naumachie* qui  
 » eût servi d'ornement au palais du Roi  
 » de Rome. Je le creusais assez pour  
 » recevoir de petites corvettes qui eus-  
 » sent été construites, équipées, mon-  
 » tées, manœuvrées par l'école de marine  
 » que j'établissais à l'École Militaire. Tous  
 » les princes de la maison impériale eus-  
 » sent été contraints d'en faire partie  
 » deux ans, quelle qu'eût été d'ailleurs  
 » leur destination ultérieure. Votre Ma-  
 » jesté eût porté tous les grands de l'Em-  
 » pire à en faire autant de quelques-uns  
 » de leurs enfans. Je ne doutais pas que  
 » ces circonstances réunies et le spectacle  
 » offert à la capitale, n'eussent été des  
 » moyens infaillibles de rendre la marine  
 » tout à fait populaire et nationale en  
 » France. — Eh bien, je n'ai pas eu con-



» naissance de cela, disait l'Empereur  
 » sous la pensée duquel tout se magni-  
 » fiait immédiatement; cette idée m'eût  
 » plu, je l'eusse fait examiner; elle pou-  
 » vait avoir en effet d'immenses résultats.  
 » De là il n'y avait plus qu'un pas à vou-  
 » loir rendre la Seine navigable ou à tirer  
 » un canal de Paris à la mer; et qu'est-ce  
 » que cela eût eu de trop gigantesque?  
 » Les Romains autrefois, et les Chinois  
 » aujourd'hui, ont fait davantage; ce  
 » n'eût été qu'un jeu pour l'armée en  
 » temps de paix. J'ai eu bien des projets  
 » de la sorte; mais nos ennemis m'ont  
 » enchaîné à la guerre. De quelle gloire  
 » ils m'ont privé!.... Allons, continuez.  
 » — Sire, je dois encore avoir fait mettre  
 » sous vos yeux des idées sur le complé-  
 » ment des écoles de marine. — Les ai-je  
 » adoptées dans les écoles que j'ai for-  
 » mées? disait l'Empereur; étiez-vous  
 » dans mon sens? — Sire, vos écoles  
 » étaient arrêtées, je n'en proposais que  
 » le complément. — A présent je crois  
 » me rappeler un peu; n'y avait-il pas  
 » quelque chose de trop démocratique?  
 » — Non, Sire, je parlais du principe  
 » que Votre Majesté avait pourvu au con-  
 » cours exclusif de la classe intermé-

» diaire, et je proposais d'y adjoindre  
 » au-dessous toutes les chances que pou-  
 » vait présenter le concours des matelots;  
 » et de placer au-dessus celles que pou-  
 » vait présenter le concours des grands  
 » de votre Cour. — Oui, je me rappelle,  
 » disait l'Empereur, qu'il y avait des idées  
 » neuves et singulières qui attirèrent mon  
 » attention. J'envoyai encore le tout au  
 » ministre, qui l'a gardé pour lui, ou l'a  
 » tourné en ridicule. Il me revient en-  
 » core que dans votre mission en Hol-  
 » lande, dont je me faisais présenter la  
 » correspondance, je trouvai l'idée de  
 » faire déboucher nos flottilles, de la mer  
 » d'Allemagne dans la mer Baltique, à  
 » l'aide des canaux qui unissent l'Elbe,  
 » l'Oder et la Vistule: cette idée me  
 » frappa, elle était dans mon genre; aussi,  
 » à votre retour, en vous revoyant au  
 » lever, je dois vous avoir mis sur la voie;  
 » mais vous ne comprîtes pas mes ques-  
 » tions, ou vos réponses furent insigni-  
 » fiantes, non positives; j'en conclus que  
 » vous aviez eu peut-être un faiseur, et  
 » je passai à votre voisin. Il en était ainsi  
 » avec moi, je le répète; mais je n'avais  
 » pas le temps de faire autrement.

» Quand je me rappelle à présent tout

» cela, j'y trouve pour vous tant de motifs  
 » d'attention de ma part, que je m'en  
 » étonne et me dis qu'il faut que vous  
 » ayez admirablement manœuvré pour  
 » vous y refuser, il faut que vous ne l'avez  
 » pas voulu. Ce qu'il y a de bien certain,  
 » c'est que ce n'est qu'en cet instant que  
 » tout cela me revient, et que lors de  
 » notre départ et encore long-temps  
 » après, vous ne m'avez jamais repré-  
 » senté, à votre nom et à votre figure  
 » près, que quelqu'un de neuf, et sur  
 » lequel je ne savais rien : tâchez de com-  
 » prendre cela, expliquez-le, si vous pou-  
 » vez; mais c'est pourtant de la sorte.

» Aussi pourquoi n'avez-vous pas mieux  
 » employé vos amis? Pourquoi n'êtes-  
 » vous pas venu vous-même à moi? —  
 » Sire, tous ceux qui vous approchaient  
 » de fort près ne songeaient guère qu'à  
 » eux, leur amitié n'allait pas au-delà  
 » de la bienveillance : parler, demander  
 » pour un autre s'appelait user son crédit,  
 » et on le réservait tout entier pour soi;  
 » d'ailleurs, une fois moi-même auprès  
 » de votre personne, il ne convenait plus  
 » que d'autres vous parlassent pour moi  
 » que moi-même; or, Sire, les momens  
 » étaient si courts, vos dispositions si

» incertaines, il fallait tellement en peu  
 » de mots frapper votre esprit, j'étais si  
 » peu sûr de me bien faire entendre, je  
 » craignais tant de laisser une impression  
 » défavorable, de me perdre tout à fait,  
 » que je préférerais m'en abstenir; car ce  
 » n'était pas tout que d'avoir de l'intri-  
 » gue, encore fallait-il qu'elle portât son  
 » résultat. — Eh bien, disait l'Empereur,  
 » vous avez peut-être tout aussi bien fait,  
 » vous avez jugé la chose à merveille;  
 » avec ce que je connais de vous à pré-  
 » sent, votre réserve, votre timidité, vous  
 » vous seriez peut-être en effet perdu. Je  
 » me rappelle aussi, car tout me revient  
 » à présent peu à peu, une circonstance  
 » qui vous a peut-être été défavorable.  
 » M. de Montesquiou, en vous proposant  
 » pour chambellan, vous donna une très-  
 » grande fortune; bientôt après je sus le  
 » contraire, non que cela dût vous faire  
 » tort, ni qu'il y eût rien de personnel  
 » contre vous; mais d'autres qui auraient  
 » voulu être chambellans se récrièrent  
 » sur ce qu'on ne les avait pas préférés  
 » pour leur grande fortune, ou bien en-  
 » core vous citaient, si on leur objectait  
 » qu'ils n'en avaient pas assez. C'est ainsi  
 » que cela se passe à la Cour.

» — Mais c'est donc à dire, continuais-je, Sire, qu'avec mon caractère, j'étais destiné à n'être jamais connu de Votre Majesté? — Si fait, disait l'Empereur, et c'était à peu près obtenu : ne vous avais-je pas renommé chambellan à mon retour? le nombre en fut très-petit; ne fûtes-vous pas immédiatement conseiller d'Etat! C'est que vous étiez de l'ancienne aristocratie, vous aviez été émigré et vous aviez résisté à une grande épreuve; ce devenait un titre immense à mes yeux : de plus, bien des voix à présent vantaient votre conduite; tôt ou tard nous nous serions connus à fond, etc., etc.

*Samedi 22.*

Arrivée de la bibliothèque. — Témoignage d'Horneman en faveur du général Bonaparte.

Le temps était fort mauvais; sur les trois heures, l'Empereur m'a fait appeler : il était dans le cabinet topographique, entouré de tous; occupé à déballer des caisses de livres arrivées par le Newcastle. L'Empereur y mettait la main lui-même avec une espèce de joie : les hommes se modèlent à leurs circons-

tances; leurs jouissances se façonnent à leurs peines. En voyant la collection des moniteurs tant attendue, l'Empereur a ressenti un plaisir extrême, il s'en est saisi et ne l'a plus quittée le reste du jour.

Après dîner, l'Empereur s'est mis à parcourir les relations des voyages en Afrique de Park et d'Horneman, dont il suivait les traces sur mon Atlas. Horneman et la société africaine de Londres s'étendaient, dans cette relation, sur les services, la générosité du général en chef de l'armée d'Egypte (Bonaparte), qui s'était empressé d'aider à leurs découvertes, etc., etc.... Les expressions polies et agréables employées à ce sujet, étonnaient et réjouissaient l'Empereur, qui depuis long-temps n'est plus habitué à lire son nom, qu'il retrouve cependant partout, qu'entouré d'épithètes toujours outrageantes.

*Dimanche 23.*

Sur la mémoire. — Commerce. — Idées et système de Napoléon sur divers points d'économie politique.

Sur les trois heures, je suis allé chez